



Romans du même auteur :

*Sobek, confession d'un meurtrier*, Atramenta, 2019

*Séquestration*, Atramenta, 2017

*Caron, requiem pour des feuilles mortes*, Atramenta, 2015

*Marilyn Monroe secret défense, la vérité*, Atramenta, 2014

Publié en juillet 2021 par :

*Atramenta*

Tampere, FINLANDE

[www.atramenta.net](http://www.atramenta.net)

ISBN : 978-952-340-963-7

© 2021 Michto Rex  
Tous droits réservés

Couverture : photo © Michto Rex, cimetière du Père-Lachaise, Paris, 1992  
Photo de Michto Rex par Robert Taylor, 2021

Michto Rex

REQUIEM SOUS UNE  
PLUIE D'ÉTÉ

*Roman*

*Atramenta*



*Cet ouvrage est dédié à la mémoire de Richard Balfour, dit Rich B.*



*Aime tant qu'il t'est donné d'aimer !*

*Aime tant que tu peux aimer !*

*L'heure viendra, l'heure viendra*

*Où tu te tiendras gémissant au bord des tombeaux.*

Ferdinand Freiligrath (1810-1876)

Extrait d'un poème mis en musique par Franz Liszt  
au piano pour son Liebestraum n° 3 en 1850.



## PROLOGUE

Le ciel est sombre, le soleil se lève et s'étire en dessinant sur la mer des filaments de lumière. Les mouettes criillent dans un vol de courbes nerveuses. Julien lâche les doubles rideaux de la fenêtre et revient se coucher. Il contemple son compagnon, la nudité de son corps, à peine recouverte par l'édredon. En frissonnant, il se réfugie près de lui. Ce dernier gémit un instant. Il se rapproche. Il ne parvient pas à se réchauffer. La chambre est diluée dans la pénombre matinale. Il ferme les paupières. Il a l'impression de voir des taches d'ombres qui montent de gauche à droite. Il pivote sur l'autre côté pour essayer de se rendormir et de rêver, comme ses semblables. Il sourit. Il se surprend à sourire.

Jeanne est au rez-de-chaussée, dans la cuisine. Il entend le micro-ondes bourdonner jusqu'à sa sonnerie finale. Jeanne a chauffé le lait pour son café. Elle récupère son bol et traverse la pièce pour s'asseoir confortablement dans le salon avec ses gestes d'habitude. Les lattes du parquet étouffent à peine le son de la télévision qu'elle a allumée.

Ce matin d'été, à cette heure précoce, la clochette du chien des voisins retentit et quand l'animal aboie, un autre répond. Une porte se ferme bruyamment. Il ouvre les yeux. Il entend des pas qui montent l'escalier. Jeanne est devant la chambre, immobile, silencieuse. Le plancher craque. Il s'emmitoufle sous l'édredon. Les

secondes paraissent éternelles. Elle s'éloigne et redescend. Il ferme les yeux. Il souhaiterait dormir encore un peu, mais de nouveau il voit à travers ses paupières ces ombres mouvantes, toujours de gauche à droite.

Une bourrasque s'engouffre dans le chauffe-eau de la salle de bain en improvisant un concert triste et lugubre. Il est seul. Seul. Il sait pertinemment qu'il est seul, même s'il y a cet autre étendu près de lui. Il pense, il se souvient de l'absent. Il ne peut pas l'oublier, c'est impossible et les jours de maintenant s'écoulent sans sa présence, désespérément sans lui.

Il se redresse et se lève. Le vent souffle en rafales contre la fenêtre. Il regarde autour de lui. Il est étonné d'être avec l'autre, cet inconnu, allongé près de lui. La pièce semble s'obscurcir, un tourbillon cogne au toit et un volet claque quelque part. De nouveau, c'est le silence, presque pesant. Il voudrait que ces bruits cessent, ce tumulte qui gangrène ses pensées. Il baisse la tête et pour la seconde fois, il sourit. Il ne sait pas la raison. Il se masse la nuque et respire à pleins poumons. Il ferme les yeux pour ne plus rien voir de cette chambre sombre, pour oublier les souvenirs. Alors presque vaincu, il s'écroule sur le plancher et il martèle de ses poings les lattes de bois en hurlant. L'autre s'est réveillé et l'observe, abasourdi.

La tempête s'est calmée. Le vent s'adoucit et une pluie tombe, drue, torrentielle, une averse de fin du monde qui pourrait laver toutes les misères. Il se redresse, ses doigts sont meurtris. Il les considère et éclate en sanglots.

PREMIÈRE PARTIE :  
REQUIEM

*La mort est grande.*

*Nous lui appartenons,*

*Bouche riante.*

Rainer Maria Rilke, Poésie (Livre d'image, 1899-1904)

## UN

Se taire. Se taire pour ne pas hurler les mots qui viennent du bout des lèvres. Arrêter le débit de l'encre sur le papier et tout déchirer pour recommencer, réinventer une autre histoire. Pourtant, la plume trace lugubrement la douleur des phrases, déchirement qui imbibe le papier comme une terrible calamité. Rouge sang sur un trottoir. J'écris en noir des mots sanglants. Est-ce préférable de ne pas raconter ? Devrais-je tout effacer de ma mémoire, de ma vie ? Cesser d'examiner le passé. C'est mieux pour ma survie. J'ai cru apprendre, j'ai interprété, cahier de brouillon et tache d'encre. Je suis seul certainement, trop reclus avec moi-même dans cette spirale mortifère. Je me contemple, dualité extrême pour un combat perdu d'avance.

Paris en décembre, un jour monotone qui ne finit pas. Les heures sont lugubres, interminables. Il neige. Les flocons caressent les vitres de la fenêtre. La ville apparaît irréaliste. Manteau immaculé. Triste soupir. La nature s'est figée, le temps immobilisé, comme ma vie. Je pense aux Indiens Caribous qui décrivaient la neige avec cinquante-deux mots. Cette neige qui efface le contour des choses m'effraie. J'ai peur d'être là, d'être seul. Un oiseau grelotte perché sur la branche d'un arbre. Je m'esclaffe, j'ai l'âme d'un poète, parfois. En bas de l'immeuble, le va-et-vient incessant du flot d'automobiles se déverse sur l'avenue. J'attends devant la fenêtre, je

patiente et le temps s'écoule dans sa continuité implacable. Mon visage se fripe tous les jours un peu plus. Je m'en fous. La vie s'égoutte de mon corps, je m'en fous encore. Je me contemple comme dans un film. Pourtant dans un film, je rembobinerais la pellicule pour revenir en arrière, pour être de nouveau avec lui. Je pense à lui. Je n'arrête pas de penser à lui, à son regard, dureté et douceur de ses yeux, tout à la fois dans la limpidité de l'océan. Oui, je pense à lui. Je ne résiste plus aux souvenirs. Je me lève et j'allume la radio. Une voix chaleureuse retentit, merveilleuse, sublime, *Casta Diva* dans la *Norma* de Bellini interprétée par la divine Maria Callas. Quelle coïncidence, c'est mon air préféré :

« *Casta Diva, Casta Diva che inargenti Queste sacre queste sacre Queste sacre antiche piante A noi volgi il bel semblante A noi volgi a noi volgi il bel semblante Il bel semblante Senza nube e senza vel...* »<sup>1</sup>

Brutalement, j'éteins le poste. Je ne veux plus entendre cet air. Il me tue. Il faut que j'écrive, que je raconte cette histoire, ligne du hasard, la plume obéira à ma main incertaine qui la guidera. Plume égarée, reviens effacer ces mots effarés... je perds la tête, c'est certain. L'encre tachée qui imbibe mon cœur est d'une tristesse absolue. Est-ce ainsi que je puisse continuer de vivre ? La plume solitaire qui écouterait l'air passé abîmer le temps, doux souvenir... destruction de l'avenir. Il n'existe plus. Folie, folie et l'envie de hurler. Je découvre un reflet dans un miroir. Est-ce moi ? Je n'existe plus, ce n'est pas moi qui me fixe avec ces yeux hagards. Cette image dans le miroir est erronée. Destruction de mon visage, c'est préférable, comme un opéra, une tragédie.

Il neige, je me répète, car j'attends. C'est une attente perpétuelle, presque intolérable. Je craque, mes os craquent. J'ai froid, l'intérieur

---

1 Chaste déesse, chaste déesse qui argente Ces antiques... Ces antiques feuillages sacrés, Tourne vers nous ton beau visage, Sans nuage et sans voile...